
Littérature et dialogue interculturel*

C'est la littérature qui explique le mieux l'être humain

Sergio Kokis

Les cultures sont toujours le résultat d'un métissage conscient ou non. De nos jours, la mondialisation galopante se plaît à brouiller les cartes territoriales et se rit des tendances protectionnistes. Dans le domaine de la communication, les nouvelles technologies, l'omniprésence des médias de tout acabit et les autoroutes de l'information ne font qu'accentuer le phénomène. En fait, la circulation rapide des idées fait oublier que les personnes aussi se déplacent, moins vite que les internautes certes, et que le processus de métissage des cultures s'accélère. En quittant son pays d'origine, l'émigré emporte dans ses bagages des habitudes, des images, une sensibilité particulière qui, rendue dans un nouveau pays va s'affirmer, s'affiner, se révéler peut-être même au contact de l'Autre, « [s]on semblable, [s]on frère ». Le continent américain est un continent d'immigration relativement récente où se côtoient et s'influencent des personnes venues des quatre coins de l'horizon. À ce point de vue, le Québec paraît une sorte de laboratoire, un creuset où se concocte le bouillon d'une culture qui nourrira les Québécois de demain. L'originalité du Québec réside dans le fait qu'on persiste à y « cuisiner » en français dans un environnement anglo-saxon d'une immédiateté et d'une suprématie que les frontières réelles, mais aussi de plus en plus virtuelles, ne limitent guère.

Pour la littérature de langue française, les dernières années ont montré aux francophones de langue maternelle, qu'ils soient d'un

* Le colloque, d'où est issue cette publication, a été rendu possible grâce aux contributions du ministère de la Culture du gouvernement du Québec, du Consulat général de France à Québec et du Consulat général de Suisse à Montréal (par le biais de Pro Helvétia) qu'il faut remercier de leur générosité. Ils nous ont permis d'apprécier des voix qu'on n'entend pas souvent, des voix venues de loin.

côté ou de l'autre de l'Atlantique, que la langue française n'était pas l'apanage des seuls écrivains issus de cultures traditionnellement françaises. Bien au contraire, le monde des lettres reconnaît la qualité intrinsèque d'écrivains qui ont choisi délibérément de s'exprimer dans une langue qui n'était pas leur première langue¹. Les prix littéraires hexagonaux ont été décernés à des écrivains suisses (Jacques Chessex), martiniquais (Patrick Chamoiseau), qui se définissent de surcroît précisément comme tels. En 1995, la France honorait *Le testament français* du Russe Andreï Makine de deux grands prix : le Goncourt et le Médicis, ce dernier partagé avec un autre « métèque », Vassilis Alexakis pour *La langue maternelle*. En 1996, on dit que le jury du Goncourt aurait reculé devant *Instruments de ténèbres* de Nancy Huston² à cause de l'origine non hexagonale d'une auteure qui a parcouru plusieurs pays avant de se fixer en France. Outre le grand nombre d'Africains de diverses et multiples origines, les Cioran, Amin Maalouf et René Depestre, parmi d'autres, ont ravi leurs lecteurs par un imaginaire totalement différent de ce à quoi les avait habitués la littérature de leurs compatriotes. L'année (1996) où Julien Green se détachait de l'Académie française, rappelant au commun des mortels que l'écrivain est un homme libre, Hector Bianciotti était élu par les Immortels ; le fauteuil d'André Frossard était alors l'aboutissement d'une bien curieuse destinée dont *Le pas si lent de l'amour* (1995)³ fait apprécier les multiples détours.

Au Québec, depuis longtemps, des immigrants ont fait leur marque dans la littérature québécoise. Sans remonter à Louis Hémon, mentionnons pour mémoire Naïm Kattan et Jacques Folch-Ribas ou Alain Stanké⁴, ce dernier dans le domaine de l'édition. Le

-
1. En 1987, John Teskey, un Anglo-Ontarien, avait fait son mémoire sur « La théorie de la désautomatisation et l'écriture littéraire en langue seconde » : il démontrait alors magistralement à quoi tenait cette habileté particulière à innover dans une langue qui est moins familière.
 2. Les lecteurs de demain ne s'y sont pas trompés qui lui ont accordé le Goncourt des lycéens, comme ils l'avaient donné à Andreï Makine, l'année précédente.
 3. Argentin d'origine, fils d'immigrés italiens, Bianciotti devient « exilé volontaire » en Italie avant une brillante carrière d'écrivain et de critique français.
 4. Alain Stanké, dont les livres-sculptures en bois flotté ont récemment fait l'objet d'expositions au Val d'Aoste, comme dans la métropole québécoise.

prix de la revue *Études françaises* avait honoré en 1971 Juan Garcia, en séjour à Montréal plusieurs années, pour un recueil de poèmes d'une exceptionnelle qualité⁵. De nos jours, Dany Laferrière cultive l'art du titre désopilant qui sait capter un lectorat prêt à se laisser séduire. Le charme et l'attrance que la langue française exerce sur les écrivains bénéficient dans la société pluriethnique de Montréal d'un terreau remarquablement fertile où l'écriture migrante, devenue d'ici, a trouvé à s'enraciner et à s'épanouir; on voyait en 1995-1996 s'accumuler les récompenses (quatre au moins, dont le prix Paris-Québec) sur *Le pavillon des miroirs* d'un Québécois d'origine brésilienne, Sergio Kokis (1994)⁶. Le milieu universitaire connaît bien Émile Ollivier, Marco Micone et Régine Robin, peut-être un peu moins Mona Latif-Ghattas, qui publie en français⁷ et en arabe, ou le médecin-poète et essayiste d'origine haïtienne, Joël Desrosiers. Quant à Ying Chen, jeune femme d'origine chinoise installée à Montréal depuis peu, son troisième roman en français, *L'ingratitude* (1995) l'a propulsée en finale du prix Fémina.

Tout contact entre deux cultures donne lieu à des échanges qui peuvent prendre plusieurs formes. Quelle a été l'attitude des Européens lorsqu'ils sont arrivés sur le continent américain? Les récits de voyage sont une mine de renseignements sur la perception préliminaire à tout dialogue. Un texte littéraire établit un dialogue entre l'auteur et le lecteur, dialogue dans la même langue, mais pas toujours dans la même culture. D'autres situations reposent sur un dialogue préliminaire chez l'auteur entre deux facettes de sa culture qu'il reflétera dans son écriture, contrairement à ce que prônaient les écrivains non hexagonaux d'autrefois qui veillaient à ce que rien ne trahisse leur origine (William Chapman au Québec ou Etzer Villaire en Haïti, par exemple). Voilà pourquoi il convient d'étudier de plus près ce phénomène du dialogue interculturel sous l'angle de la littérature, phénomène devenu plus fréquent et plus naturel en cette fin de siècle.

-
5. Juan Garcia (1971), *Corps de gloire*, dont un appel à ses « compagnons de neige » que ce Méditerranéen devait trouver bien froide.
 6. Sergio Kokis dont la CEFAN a publié le texte de la conférence publique, intitulée *Les langages de la création* (1996).
 7. Les titres des romans de Mona Latif-Ghattas sont d'ailleurs révélateurs d'une double appartenance : *Voix du jour et de la nuit* (1988) ; *Le double conte de l'exil* (1990).

Des chercheurs en sciences humaines s'attirent parfois les critiques de leurs pairs qui considèrent que leurs recherches sont quelque peu « déconnectées » de la réalité étudiée. Pour pallier cet inconvénient du « discours sur ... », nous avons choisi le « discours avec ... ». Réunir quelques universitaires que nous savions préoccupés par cette question d'écriture au croisement de plusieurs cultures répond à ces préoccupations intellectuelles de mise en commun et de partage des savoirs. Et puisqu'il s'agissait d'étudier un phénomène actuel, de plus en plus répandu en Occident, il paraissait indispensable non seulement de demander à des théoriciens de participer à cette réflexion, mais aussi d'inviter des praticiens de l'écriture, pour qu'elle soit mise en situation de rencontre des cultures pour des raisons historiques ou géographiques ou pour des raisons personnelles de migration. En d'autres termes, il nous a semblé instructif et constructif de mettre en présence les destinataires et les destinataires de l'œuvre littéraire : d'un côté, les écrivains, un peu inquiets de devoir parler d'une expérience qu'ils vivent au jour le jour devant ceux qui auscultent les battements de leur plume et charcutent allègrement leur texte ; de l'autre, les universitaires, non moins déstabilisés par le fait de faire parallèlement aux premiers intéressés un travail qu'ils préfèrent accomplir dans le secret de leur officine ; l'ensemble se corse du fait que certains de ces universitaires ne dédaignent pas le métier d'écrivain et que certains de ces écrivains ont une formation voire une profession d'universitaire. Le dialogue interculturel existe donc à plusieurs niveaux ; d'une part il est vécu au moment de la perception, puis au niveau de l'écriture chez les praticiens à la convergence des cultures de quelque manière que ce soit, comme il s'établira ensuite à la lecture de ces œuvres.

Dans son approche épistémocritique, Daniel Castillo Durante stigmatise la manie du stéréotype qui avalise les rapports à l'Autre et conseille à l'Un de se « dispenser de la crispation identitaire » paralysante. Il reconnaît que « toute altérité quelle qu'elle soit opère sur un terrain de lutte ». Cet aspect conflictuel de la rencontre des cultures a été souligné par plusieurs : Hans-Jürgen Lüsebrink apporte d'Europe quelques exemples positifs et négatifs puisés au moment particulier de la Seconde Guerre mondiale ou dans les cas de colonisation (qui font par ailleurs l'objet d'autres études). Il évoque comme beaucoup la domination culturelle, donc linguistique, domination qui oblige le colonisé à la « nécessité de la résistance » et le colonisateur au déchiffrement de codes culturels qui lui sont foncièrement étrangers ; le dialogue entre les cultures en dépend.

L'expérience originale d'écriture de la professeure et écrivaine ontarienne, Janice Kulyk Keefer, est révélatrice d'une attitude fréquente chez tous les migrants, écrivains ou non. D'origine ukrainienne, élevée à Toronto, elle eut l'occasion de séjourner assez longuement sur la côte française de la Nouvelle-Écosse et elle vit alors son roman voué aux gémonies par les Acadiens; aussi en arrive-t-elle à la conclusion qu'il revient au poète de reconnaître « l'altérité radicale du monde » et donc de « traduire » l'Autre, plutôt que de le « transcrire ». Rodney Saint-Éloi note que la parole écrite de l'écrivain haïtien est tiraillée entre « la langue à moi » et « la langue de l'Autre », entre le créole et le français, chevauchement qui explique le côté baroque du langage. Les lecteurs de Dany Laferrière, aussi né en Haïti, auront un autre point de vue que celui de Lüsebrink sur les traces laissées par la colonisation (même ancienne: Haïti est devenu un pays indépendant en 1804) sur l'écrivain, conscient de « la précarité extrême des mots ». De la Martinique, Jean Bernabé fait le point de ses recherches sur les rapports entre oralité, oraliture et littérature. Le texte, dense, part du « statut nocturne de la parole » du temps de l'esclavage pour amener le lecteur à constater « la surabondance de la langue dans la littérature antillaise moderne »⁸. Il se penche, lui aussi, sur l'inégalité sociopolitique entre le français et le créole, qui oblige l'écrivain antillais à un perpétuel va-et-vient de l'Un à l'Autre. Réal Ouellet et Emmanuel Bouchard ont étudié les relations de voyage d'une partie du XVII^e siècle. Les missionnaires avaient alors un contact direct et soutenu avec les autochtones, Nègres, Caraïbes ou Sauvages du Canada. Si les stratégies spécifiquement missionnaires sont similaires entre le Canada et les Antilles, les stratégies politiques sont différentes. L'éventail des perceptions est large; le regard admiratif ou sévère juge presque toujours en fonction de critères européens. S'est-il alors instauré un véritable dialogue entre l'observateur et l'observé?

François Paré nous ramène en notre siècle; « universitaire dans cette société vulnérable qui est la [s]ienne » – donc la nôtre –, il jette un œil critique sur ce qu'il appelle le partage de la parole et voit « le dialogue entre les cultures difficilement réussir en dehors des seules langues dominantes dans notre monde actuel », la langue des minorités étant impuissante, dépossédée, voire obligée au silence. Claude

8. Une littérature aux senteurs d'une créolité épicée, que les lecteurs de Raphaël Confiant et de Patrick Chamoiseau (prix Goncourt 1992) ont apprivoisée.

Corbo, petit-fils d'immigrant italien, parfaitement adapté au Québec, brosse un rapide tableau des conditions politiques et culturelles nécessaires à un véritable dialogue. De l'autre côté linguistique de la métropole québécoise, comment une Anglo-Montréalaise réagit-elle dans la conjoncture sociale actuelle? Gail Scott se définit comme écrivaine québécoise anglophone, intimement liée à la « modernité québécoise » francophone; chez elle, la narration porte toujours la marque et a parfois été troublée par ces échanges interculturels qui ont fait d'elle « une bizarre greffe culturelle ». David Plante, lui aussi, situe le dialogue à l'intérieur de l'être: chacun de nous, sur ce continent, n'est-il pas un peuple étrange? Son texte, poétique, fait état de ce métissage où se mêlent les nuances de ses origines amérindiennes, québécoises et acadiennes qui ont façonné son âme de Franco-Américain, devenu écrivain à succès en Angleterre.

D'autres voix qu'on n'entend pas souvent interpellent ceux qui vivent bien assis sur les institutions de leur confort littéraire. Le dialogue –? – interculturel est aussi tributaire de l'ignorance (comment le Hongrois perçoit-il le Québec? et vice versa?), de notre indifférence, à nous Québécois, vis-à-vis des littératures que François Paré a si bien nommées littératures de l'exiguïté⁹. En outre, tous les auteurs ne sont pas spécialistes de la littérature, tel Adrian Mihalache, scientifique roumain de l'Institut polytechnique de Bucarest.

Árpád Vígh insiste sur le fait que l'Autre reste bien souvent mal connu et donne, à cet égard, le point de vue forcément partiel et partial de quelques auteurs et journalistes hongrois sur le Québec. Et réciproquement, pourrait-on dire... L'exercice ne manque pas de sel! Pierre Lexert ramène le lecteur sur le plan d'une francophonie qu'on sait plurielle, encore que ses exemples puissent se trouver dans toutes les littératures dites « de la périphérie ». Écrivain valdôtain¹⁰, Lexert est un cas exemplaire d'écrivain des marges, qui « se plaint de la vastitude ronronnante de cet espace francophone » et qui en est réduit à se multiplier dans le reflet brisé de ses hétéronymes,

9. L'Ontario, par exemple, est beaucoup plus loin en effet des préoccupations de l'institution littéraire québécoise que ne le laissent supposer les cartes géographiques.

10. Le Val d'Aoste n'est pour beaucoup de francophones qu'un nom un peu suranné et un lieu quasi mythique.

l'Autre pour lui, puisque la Mecque culturelle qu'est la capitale de la francophonie lui refuse une existence autre que parisienne. Gilles Revaz note deux attitudes chez l'écrivain de Suisse romande vis-à-vis de l'encombrant et nécessaire voisinage de la France : celle de Charles-Ferdinand Ramuz, qui se méfiait d'un autoritarisme abusif et pour qui l'Autre était à repousser ; et, à l'inverse, celle de Jacques Mercanton, en rupture avec le particularisme de la littérature romande et se référant à l'universel, intègre cet Autre qui ne se résume plus à la seule France. Quant à Adrian Mihalache, il nous explique en quoi consiste « la francophonie à la roumaine » ; par une rencontre virtuelle entre le poète roumain Mihaïl Eminescu et le Français Arthur Rimbaud, ce scientifique de Bucarest date « le moment où l'esprit littéraire devient conscient de la dé-structuration du moi ». L'approche moderne permet de « traiter soi-même comme un autre, [...] de prendre ses distances envers le moi et son misérable petit tas de secrets ». L'usage de la langue française par les écrivains roumains permet alors ce recul devant le moi-objet de l'écriture.

En face de ces personnes qui ressentent littéralement l'état de dialogue interculturel, il a paru indispensable de donner la parole à un écrivain québécois. Le beau texte d'André Ricard, « Entailles au revers lisse du totem », fait écho au « bruit des haches dans la forêt » qui hante David Plante. Il rappelle que la littérature, dans la floraison des expressions culturelles multiples, établit un dialogue entre l'écrivain et le lecteur. Il rafraîchit certaines vérités : si la « langue est un ciment entre les peuples », elle est aussi « la pierre de touche de l'appartenance ». De là à aborder finement le sujet de la place de la langue dans l'identité (l'Un) et chez l'immigrant (l'Autre), il n'y a qu'un pas à faire avec l'élégance d'un style rompu par une longue pratique littéraire.

Le XXI^e siècle se développe sous le signe de la mondialisation. À l'aube de ce siècle, le dialogue interculturel est une réalité de plus en plus fréquente à l'intérieur de chaque littérature nationale, et bien plus à l'échelle des 49 pays ayant le français en partage (plus de deux cent millions de lecteurs potentiels). La littérature n'est-elle pas alors un moyen privilégié de communication entre les personnes d'origines et de formations diverses ? De plus en plus d'écrivains de notre temps sont eux-mêmes en situation dialogique. Solitaire, mais solidaire de ces autres pour qui il écrit, suivant en cela le conseil de Pascal de « rester seul en sa chambre », et conscient de son rôle

d'intermédiaire nécessaire entre l'Un et l'Autre, l'écrivain transcende les lieux et les personnes: naissent ainsi, grâce à l'écriture, une harmonie et une esthétique qui sont le propre de toute œuvre d'art.

Françoise Tétu de Labsade



Bibliographie

- Alexakis, Vassilis (1995), *La langue maternelle*, Paris, Fayard (prix Médicis).
- Bianciotti, Hector (1995), *Le pas si lent de l'amour*, Paris, Grasset.
- Chen, Ying (1995), *L'ingratitude*, Montréal/Arles, Leméac/Actes Sud.
- Garcia, Juan (1971), *Corps de gloire*, Montréal, PUM (prix de la revue Études françaises).
- Huston, Nancy (1996), *Instruments des ténèbres*, Arles/Montréal, Actes Sud/Leméac.
- Kokis, Sergio (1994), *Le pavillon des miroirs*, Montréal, XYZ.
- Kokis, Sergio (1996), *Les langages de la création*, Québec, Nuit blanche/CEFAN.
- Latif-Ghattas, Mona (1988), *Voix du jour et de la nuit*, Montréal, Boréal.
- Latif-Ghattas, Mona (1990), *Le double conte de l'exil*, Montréal, Boréal.
- Makine, Andreï (1995), *Le testament français*, Paris, Mercure de France (prix Goncourt et Médicis).
- Paré, François (1992), *Les littératures de l'exiguïté*, Hearst, Le Nordir (prix du gouverneur général).
- Teskey John (1987), « La théorie de la désautomatisation et l'écriture littéraire en langue seconde », Mémoire de maîtrise (Langue et littérature françaises), Université Laval (médaille du gouverneur général).